

DE LA RÉVOLTE À LA DÉSOBÉISSANCE ACTIVE

L'obéissance et son concept négatif, la désobéissance, relèvent à la fois du politique, du social et du psychologique.

L'obéissance sociale serait la soumission à des normes imposées au sein d'un ensemble stratifié, en vertu duquel j'obéis à quelqu'un qui se trouve au dessus de moi et je suis obéi à mon tour par celui se trouvant au dessous. C'est l'acceptation de ce principe qui confère au système légitimité et cohésion sociale.

Le concept de soumission politique a surgi au 17^{ème} siècle, d'abord avec les philosophes anglais Thomas Hobbes, John Locke et David Hume, qui, au moyen d'une fiction philosophique font apparaître pour la première fois la notion de «pacte social». Dans celui-ci, les hommes vont céder leurs droits naturels et absolus à une autorité politique en contrepartie d'une protection qui leur assure la vie, la liberté et la propriété. C'est la justification du principe d'obéissance politique et sociale.

Un peu plus tard, Jean Jacques Rousseau dans son *Contrat social* va également préconiser la soumission politique, non plus à une monarchie mais à une volonté générale qui serait l'expression de la volonté de la collectivité. On trouve chez lui une composante démocratique qui n'existait pas chez ses prédécesseurs.

Au XX^{ème} siècle, on assiste à un développement monstrueux de l'Etat et à la perversion du principe d'obéissance au sein de dictatures obéissant elles, à des idéologies diverses. C'est pourquoi, après la seconde guerre mondiale, et comme réaction à des dérives inacceptables, les notions d'obéissance et de soumission sont remises en question et l'on s'interroge: à qui, à quoi obéir et pourquoi ?

A l'heure actuelle, victimes d'une crise dont nous ne sommes pas responsables, on assiste à la perte de légitimité de toute autorité et par conséquent de toute raison d'obéir. Et cependant nous continuons à le faire, nous trouvant au niveau collectif obligés d'accepter un état de fait, obligés de payer le prix d'une

crise qui n'est pas la nôtre. C'est pourquoi on peut dire qu'à présent toutes les conditions se trouvent réunies pour une rupture du pacte social, face à un Etat qui, semblable à une coquille vide, s'avère incapable d'honorer le contrat, et de nous éviter le pire.

En ce qui me concerne, je suis metteur en scène de théâtre depuis 1964 où j'ai créé une troupe d'art et d'essai, *Los Goliardos*, qui fonctionnait comme une commune de spectacles à vocation naturellement de désobéissance. Non seulement par rapport à la censure franquiste, mais aussi en matière de techniques théâtrales, car nous avons cherché d'autres façons de travailler, d'autres circuits, d'autres modes de fonctionnement. Nous nous sommes maintenus ainsi, toujours à la limite de la légalité dans un équilibre totalement précaire. Dans ces années-là la révolte contre le régime politique allait de soi, elle relevait même du devoir citoyen. Il faut dire que Franco était un adversaire gratifiant et fédérateur, et en le combattant on croyait préparer une société meilleure, aboutir à un nouvel ordre politique. Sa mort, en 1975, fit naître de grandes espérances et la période dite de transition s'écoula dans un attentisme confiant. Avec l'arrivée au pouvoir des socialistes en 1982, nous avons connu, paradoxalement, la désillusion. Comme toutes les sociales-démocraties européennes, le parti socialiste a trahi la cause révolutionnaire et a ruiné tout espoir de véritable changement. Dans le domaine théâtral, concrètement, il a été absolument nefaste, par l'application d'une politique de subventions désastreuse et la non reconnaissance des troupes théâtrales existantes et qui avaient fait leurs preuves tant du point de la qualité que de la militance anti-franquiste. C'est à ce moment-là que je suis parti travailler en Colombie et en Pologne et qu'a surgi la célèbre phrase qui résume si bien la situation: *contre Franco on vivait mieux*.

Actuellement, je travaille depuis 6 ans au Théâtre Espagnol de Madrid, où j'ai la fonction de dramaturge au sens germanique du terme et où je m'efforce de récupérer les grands textes du répertoire du théâtre occidental, denses, riches et complexes, allant, une fois de plus à l'encontre de la tendance actuelle qui privilégie tout ce qui est *light*, homogène et prédigéré.

Et, en ce qui concerne ma vie personnelle, ayant finalement renoncé à changer le monde, je m'évertue désormais à faire en

sorte que le monde ne me change pas, dans une désobéissance active qui est actuellement ma façon de vivre. Une désobéissance permanente, aussi gratuite que suicidaire, qui me semble la seule attitude cohérente par rapport à ce que j'ai été et ce que je suis et dont j'accepte les désagréments et mêmes les risques. Ainsi, par exemple, j'ai volontiers mis la ceinture de sécurité jusqu'au jour où elle est devenue obligatoire et jamais plus après. De même, j'ai arrêté spontanément de fumer pendant des années, pour recommencer immédiatement à partir du moment où il a été interdit de fumer dans les lieux publics. Par ailleurs je ne paye pas non plus mes amendes, laissant le soin au trésor public de piller mon compte le moment venu.

En guise de conclusion, je dirai que, adorant ce que je fais, je voudrais continuer à le faire jusqu'à ma mort, sans jamais prendre ma retraite.

Et tant qu'à faire, j'aimerais mourir comme Felix Faure, en forniquant. C'est d'ailleurs dans ce but que mes amis m'ont récemment offert une poupée gonflable.

Angel Facio, mayo de 2010